

1. INTRODUCTION

Présentées pour la première fois dans Kisseberth **et** Abasheikh (1974), les données du chimwiini, dialecte du kiswahili (langue bantu classée G40, Tanzanie et Kenya, notamment) parlé au sud de la Somalie, ont posé les fondements d'une impressionnante série de recherches consacrées aux phénomènes d'interface phonologie-syntaxe. Ces données illustrent en effet clairement l'importance des structures syntaxiques pour la détermination des domaines d'application des règles phonologiques, tout en démontrant paradoxalement l'indépendance des structures syntaxiques et prosodiques. Ce non-isomorphisme conduira certains chercheurs, tels Hayes (1989), Nespor **et** Vogel (1986) et surtout Selkirk (1986), à développer des modèles d'accès *indirect* des règles phonologiques aux structures syntaxiques. À la même époque, pourtant, D. Odden s'appuie sur les données d'une autre langue bantu, le kimatuumbi, pour défendre avec d'autres, tels E. Kaisse (Kaisse 1985), l'hypothèse inverse d'un accès *direct* de la phonologie aux structures syntaxiques (Odden 1987, 1990, 1995, 1996). Les langues bantu se sont dès lors trouvées au cœur d'une grande partie des travaux dédiés à l'analyse des phénomènes d'interface phonologie-syntaxe (ou d'interface phonologie-structure informationnelle), à tel point que la moitié des articles de l'ouvrage de référence qui sera, au début des années 90, consacré à cette question (Inkelas **et** Zec 1990), leur sera consacrée.

Dans ce travail, je reviendrai sur l'histoire de la relation étroite qu'ont ainsi **entretenu** ces langues, notamment trois d'entre elles, et les différents modèles d'analyse de l'interface phonologie-syntaxe (**de la théorie « End-Based » de Selkirk (1986) aux modèles** minimalistes (Seidl 2001, Dobashi 2003, Pak 2008, etc.)².

Dans la première partie de ce travail, je présenterai les règles d'alternance vocalique du chimwiini originellement proposées par Kisseberth **et** Abasheikh (1974), et reviendrai sur leur importance dans l'élaboration du modèle **« End-Based »** proposé par E. Selkirk (Selkirk 1986). Je m'intéresserai dans la seconde partie aux données du kimatuumbi, sur

2 Par manque de place, certains aspects importants des débats tournant autour de la question de l'interface phonologie-syntaxe, telles les conditions de « branchement », ne pourront être abordés.

lesquelles D. Odden s'est appuyé pour contester l'hypothèse d'un accès indirect des composants phonologiques aux structures syntaxiques. La troisième partie sera consacrée au chicheŵa, et en particulier au rôle que cette langue a joué dans la construction de la contrainte WRAP-XP par H. Truckenbrodt (Truckenbrodt 1995, 1999). Dans une brève quatrième partie, je situerai les langues bantu dans les débats récents liés à l'interface phonologie-syntaxe, avant de proposer en conclusion quelques hypothèses sur les raisons du succès de ces langues dans les débats liés à cette question.

2. LE CHIMWIINI

2.1. *Les études de Kisseberth et Abasheikh*

La première langue sur laquelle nous nous attarderons dans cette étude est le chimwiini, dialecte du kiswahili³ (langue bantu référencée G42 dans la classification de référence de Guthrie [1967-1971]) parlé au sud de la Somalie. Le chimwiini, essentiellement en raison de l'influence de la langue somali, se distingue des autres formes du kiswahili sur plusieurs points, et plus particulièrement sur le plan prosodique. Contrairement à ce que l'on peut observer en kiswahili, en effet, il existe en chimwiini un accent tonal (il n'y a aujourd'hui plus de tons en swahili, mais un accent de groupe assez proche de celui que l'on connaît en français, si ce n'est qu'il tombe sur l'avant-dernière syllabe des groupes prosodiques) et des alternances de longueur vocalique, dont les distributions sont en partie conditionnées par des facteurs syntaxiques.

Les données liées aux alternances vocaliques en chimwiini ont été initialement discutées dans Kisseberth et Abasheikh (1974), mais elles ont réellement interpellé la communauté lorsqu'elles ont été reprises dans un célèbre manuel de phonologie que Charles W. Kisseberth a coécrit avec M. Kenstowicz (Kenstowicz et Kisseberth 1979). Dans cette partie, je m'appuierai toutefois sur les données et notations des travaux récents

3 Maho (2009) fait du chimwiini une langue distincte du kiswahili dans la version mise à jour de la classification de Guthrie qu'il propose. Je ne m'étendrai pas ici sur cette question, qui dépasse le cadre de ce travail.

de C. Kisserberth (Kisserberth 2005, 2008, 2010a, 2010b), et surtout de Kisserberth et Abasheikh (2004, 2011), puisque les informations accentuelles y sont consignées.

2.1.1. Les alternances de longueur vocalique

La longueur vocalique, en chimwiini, est phonémique. En [1], seule la longueur de la voyelle distingue le premier terme de chaque paire du second :

[1]	a.	xkúla	‘grandir’	≠
		xkúula	‘extraire’	
	b.	xpeléka	‘envoyer’	≠
		xpeeléka	‘être capable d’être balayé’	

La distribution des voyelles longues est cependant contrainte : celles-ci ne peuvent en effet apparaître que sur les syllabes pénultième ou antépénultième d’un mot, et jamais sur les deux en même temps. Il existe par ailleurs deux règles, qui interviennent au niveau du syntagme, et conditionnent l’émergence ou la disparition des voyelles longues dans la langue.

La première de ces règles allonge une voyelle intervenant en fin de mot lorsque ce dernier est suivi d’un autre mot [2] :

[2]	a.	nthí ⁴	‘terre’	→
		nthii nkhávu	‘terre sèche’	
	b.	ná	‘par’	→
		naa nóka	‘par un serpent’	

La seconde de ces règles réduit la longueur d’une voyelle qui est suivie par trois mores ou plus [3] :

[3]	a.	kuwafíqa	‘être d’accord’	→
		kuwafíqána	‘être d’accord l’un avec l’autre’	
	b.	xaatíma	‘la fin’	→
		xaatímáye	‘sa fin’	
	c.	kuréeba	‘arrêter’	
		kureebéla	‘arrêter pour’	→
		kurebelána	‘arrêter l’un pour l’autre’	

4 Une consonne soulignée est une consonne dentale.

2.1.2. Des règles conditionnées par la syntaxe

Ce qui est important, ici, est que ces deux règles interviennent au niveau du syntagme, et non au niveau du mot. La règle de réduction vocalique peut en effet intervenir si les trois mores qui suivent la voyelle touchée appartiennent à un autre mot. On observe ainsi, en [4], que les voyelles longues que présentent les mots en isolation sont réduites lorsque ce mot est suivi d'un autre, alors que les voyelles finales de ces mêmes mots sont allongées :

[4]	a.	muun thu	'personne'	→
		mun thuu múle	'grande personne'	
	b.	xsó oma	'lire'	→
		xsom aa chúwo	'lire un livre'	
	c.	iwé ele	'a été [cl. 9]'	→
		iwe lee nkhávu	'a été sec/sèche'	

Toutefois, le fait d'être suivi de trois mores ou plus ne suffit pas pour que la règle de réduction vocalique s'applique. En effet, ces mores doivent nécessairement appartenir au même syntagme pour que la règle puisse opérer. En [5], les mots qui suivent le terme *mwaana* 'enfant' ne font pas partie du même syntagme que lui ; la règle de réduction vocalique ne s'applique donc pas :

[5]	a.	/mu- aana /	'enfant'
	b.	sujet prédicat	
		mwa aana (nii) múle	'un enfant (est) grand'
	c.	Verbe Objet ₁ Objet ₂	
		msomelele mw áana chúwo	'il/elle lit (à l')enfant un livre'

En [6], en revanche, le terme *mwaana* 'enfant' et les mots qui le suivent directement font partie du même syntagme ; la règle de réduction vocalique est ainsi en mesure d'opérer :

- 5 Une voyelle ne peut être allongée en situation de hiatus ; la voyelle finale du terme *mwaana* 'enfant' reste en conséquence courte dans cet exemple.

- [6] a. mwánaa mûle | oloshéle
 ‘un grand enfant [enfant – grand] | est parti’
 b. mwana⁵ olosheló ‘(l’)enfant qui est parti’

À partir de ces données, il est ainsi possible d’affirmer que certaines des règles phonologiques du chimwini sont au moins en partie conditionnées par des paramètres syntaxiques.

Si l’étude de Kisseberth et Abasheikh (1974) n’était bien évidemment pas la première à mettre en évidence l’existence d’une relation étroite entre phonologie et syntaxe, elle n’en va pas moins inspirer de nombreuses recherches menées sur cette interface, et notamment celles de E. Selkirk.

2.2. *Le modèle End-Based Theory*

2.2.1. Présentation

E. Selkirk, spécialiste de l’interface phonologie-syntaxe (Selkirk 1972, 1974, 1984 – et beaucoup d’autres travaux), s’appuiera en effet largement sur les données et analyses du chimwiini proposées par Kisseberth et Abasheikh (1974) pour construire son célèbre modèle « End-based theory » (Selkirk 1986), même **si elle eut à convoquer** par ailleurs d’autres recherches, telles celle que G. N. Clements consacra aux tons de l’ewe (Clements 1978) ou celle que M. Chen consacra aux phénomènes de sandhi en xiamen (Chen 1985).

Le modèle « End-based theory » (désormais modèle EBT) consiste en l’alignement de frontières de groupes prosodiques avec les frontières de mots ou de syntagmes. En fonction des langues, seules les frontières gauches ou les frontières droites des deux types de groupes sont alignées. D’après Selkirk (1986 : 391), l’alignement des frontières droites des syntagmes et des groupes prosodiques permet de rendre compte de la distribution des alternances de longueur que l’on peut observer : “*Here I want to illustrate the theory with data available from Chi Mwi:ni. [...] If we assume simply that the relevant parameter setting in the mapping is]X_{max} as in Xiamen, we achieve just the right characterisation of the derived domains for stress*” (Selkirk 1986 : 391). La construction des domaines prosodiques en chimwiini est illustrée en [7] (une adaptation de l’exemple [24] de Selkirk 1986) :

[7]	V	NP	NP
	[pa(q)nzize	[choombo] _{NP}	[mwaamba] _{NP}] _{VP}
	() _{PPh}	(
	'il lança - [la] vaisselle - [sur le] rocher') _{PPh}

En [7], les frontières droites des groupes prosodiques – notées ‘)PPh’ – sont alignées avec les frontières droites des deux syntagmes nominaux et du syntagme verbal. Puisque les frontières droites du second objet et du syntagme verbal sont alignées, deux groupes prosodiques seulement sont créés. Seule la voyelle du verbe *pa(q)nzize* ‘il lança’, qui n’intervient pas en fin de syntagme, est en conséquence réduite.

2.2.2. Le non-isomorphisme

L’une des grandes forces de ce modèle est qu’il permet de rendre compte d’un certain nombre de situations pour lesquelles une analyse qui ne serait construite que sur des informations syntaxiques se révélerait inefficace. En [8] – une adaptation de l’exemple [27] de Selkirk (1986) –, par exemple, l’allongement s’applique à la fois à *kama* ‘comme’, qui forme un constituant prosodique avec le mot *mphaka* ‘chat’, et à *na* ‘avec’, qui forme un constituant prosodique avec le mot *mphana* ‘rat’ ; or, la séquence constituée de la préposition et du premier coordonné ne constitue pas, explique E. Selkirk, une unité prosodique : “[8] illustrates the fact that end-based domains may correspond to a sequence that is not a constituent of syntactic structure” (Selkirk 1986 : 392).

[8]	P	N	? ⁶	N
	[kama:	[[mphaka] _{NP}	na:	[mphana] _{NP}] _{NP}] _{PP}
] _{XP}] _{XP}
	() _{PPh}	() _{PPh}
	'comme – (un) chat – et – (un) rat'			

De nombreuses données du chimwiini illustrent cette absence d’adéquation systématique entre les domaines prosodiques et syntaxiques, que l’on nomme généralement « non-isomorphisme ». En [9], qui reprend des

6 [sic] Je conserve ici les notations utilisées par E. Selkirk.

données proposées par Kisseberth (2010b) et Kisseberth et Abasheikh (2011) – les frontières des groupes prosodiques sont signalées par le symbole ‘|’, l’on peut observer que les limites des groupes prosodiques ne correspondent pas aux frontières syntaxiques⁷ : le sujet de l’enchâssée se voit construire un groupe prosodique avec la phrase matrice, laissant le prédicat de l’enchâssée constituer un groupe indépendant.

- [9] a. wana waa yé | wasomeleeló
 ‘les enfants pour qui il / a lu’
 c. nnaxtaraja kuwa Jaamá | oloshelé
 ‘J’espère que Jaama / [y] est allé’

Une nouvelle fois, une telle idée n’est pas nouvelle. Cette absence d’adéquation est par exemple discutée dans Chomsky & Halle (1968), où elle est assimilée à un problème de performance : “*We could go on to list many examples of constructions that seem to show a discrepancy between the syntactically motivated surface structure and what is apparently required as an input to the phonological component*” (Chomsky et Halle 1968, p. 372). Elle constitue toutefois l’un des arguments majeurs de ceux qui s’inscrivent dans ce que l’on nomme « Indirect Reference Theory » (désormais IRT – Nespor et Vogel (1982, 1986), Selkirk (1986), Hayes (1989), etc.), un cadre qui postule que les données syntaxiques ne sont qu’indirectement accessibles aux structures phonologiques, à travers la médiation des groupes prosodiques (Elordieta 2008, p. 230). Les données du chimwiini illustrant le non-isomorphisme, notion qui avait été étudiée en détail par E. Selkirk dans sa thèse (Selkirk 1972), seront dans cette optique souvent mobilisées, notamment par B. Hayes (1984, 1989), qui proposera son propre algorithme pour rendre compte des données de la langue liées à l’interface phonologie-syntaxe (Hayes 1989, p. 211).

3 Les positions des accents tonals conditionnent également l’identification des groupes prosodiques en chimwiini. Rendre compte des règles présidant à cette distribution, et notamment celles qui permettent de comprendre la construction des groupes en [9], n’est pas possible dans le cadre d’un tel article. Le lecteur intéressé est invité à consulter Kisseberth et Abasheikh (2011).

2.1.3. Ce que le modèle ne peut expliquer

Si le modèle EBT rend élégamment compte des grandes lignes de la structure prosodique du chimwiini, il échoue à générer certaines importantes configurations (Kisseberth 2010a, Kisseberth et Abasheikh 2011). D. Odden, l'un des principaux adversaires de l'IRT, signale par exemple qu'EBT ne peut expliquer pourquoi le quantifieur 'tous' est suivi d'une frontière prosodique (Odden 1995 – ex. *waanthu* | *wote* 'tous les hommes' [Lit. : hommes – tous.]).

Trois grands points, en particulier, sont problématiques pour le modèle EBT (Kisseberth et Abasheikh 2011). D'une part, un verbe au négatif est suivi d'une frontière prosodique (Kisseberth et Abasheikh 2011 – voir Hyman (1999) pour un examen détaillé de telles configurations dans d'autres langues bantu). D'autre part, une frontière prosodique suit un nom lorsqu'il est indéfini. Enfin, et c'est un point qui sera important pour notre propos, un élément focalisé est lui aussi suivi d'une frontière de groupe prosodique [ce phénomène est courant dans les langues bantu, par exemple en bemba (M42, Zambie – Kula 2007), chitumbuka (M42, Malawi – Downing 2006), shingazidja (G44a, Comores – Patin 2007, 2008), xhosa (S41, Afrique du Sud – Jokweni 1995, Zerbian 2004), etc.].

Le chimwiini, malgré ces dernières failles, a constitué pour les tenants d'une approche indirecte de l'interface phonologie-syntaxe un véritable cas d'école dont les données seront très largement reprises, et qui aura joué un rôle très important dans l'émergence du modèle EBT, l'un des plus importants – si ce n'est le plus important – cadres d'analyse de l'interaction phonologie-syntaxe de la période qui a précédé l'émergence de la théorie de l'optimalité. Les adversaires de l'IRT, toutefois, s'appuieront également largement sur des données issues d'une autre langue bantu pour construire leurs argumentations : le kimatuumbi.

3. LE KIMATUUMBI

3.1. Présentation

Entre 1981 et 1996, D. Odden publiera de nombreux articles et un livre consacrés au kimatuumbi, une langue bantu (P10) du Mozambique. Dans cette langue interviennent quatre règles dont la distribution est conditionnée

par la syntaxe : une règle d’allongement vocalique, une règle de réduction de la longueur vocalique et deux règles d’insertion de tons hauts (Odden 1987, 1990, 1996).

De prime abord, les règles d’allongement et de réduction vocalique semblent similaires à celles que l’on a observées en chimwiini. En kima-tuumbi, une voyelle longue est ainsi réduite lorsqu’un élément lexical est suivi d’un modifieur :

- [10]
- | | | |
|----|--------------------------|--------------------------|
| a. | kikóloombe | ‘coquille’ |
| | kikólombe chaángu | ‘ma coquille’ |
| b. | lukaámba | ‘corde’ |
| | lu kambá lwalúpuwáaniiké | ‘corde qui a cassé’ |
| c. | mikaáte | ‘feuilles ⁸ ’ |
| | mikaté mikúlu mikúlu | ‘grandes feuilles’ |

De même qu’en chimwiini, la règle ne s’applique pas lorsque les deux termes impliqués appartiennent à deux syntagmes distincts :

- [11]
- | | | |
|----|---|---------------------------------------|
| a. | [kikóloombe] _{NP} [chaápúwaaniike] _{VP} | ‘la coquille est cassée’ |
| b. | [naampéi [kikóloombe] _{NP} [Mambóondo] _{NP}] _{VP} | ‘J’ai donné une coquille à Mamboondo’ |

Le rôle joué par la syntaxe dans le conditionnement de la règle peut notamment être illustré par l’exemple [12], proposé par Philipsson (1991, p. 301) :

- [12]
- | | | | | |
|----|----------------------------------|----|----------|---------------------|
| a. | kikólombe | ya | asikóópu | kikúlu ⁹ |
| | coquille | de | évêque | grand |
| | ‘la grande coquille de l’évêque’ | | | |
| b. | kikólombe | ya | asikopú | nkúlu |
| | ‘la coquille du grand évêque’ | | | |

8 Odden indique ‘feuille’, ce qui est très probablement une coquille.

9 Je conserve ici la notation des voyelles utilisée par Odden, plus précise sur le plan phonétique, et non la réinterprétation proposée dans Philipsson (1991).

En [12a], l'adjectif *-kílú* 'grand' modifie le terme 'coquille' (le préfixe de classe *ki-* de l'adjectif est accordé à celui du premier nom) ; les mots 'évêque' et 'grand' ne font en conséquence pas partie du même syntagme, et la règle d'abrègement ne s'applique pas au terme 'évêque'. En (12b), en revanche, le changement de préfixe de classe nous indique que l'adjectif modifie ce même terme 'évêque', et que les deux termes font en conséquence partie du même syntagme ; la règle d'abrègement est ainsi en mesure de s'appliquer.

3.2. L'approche directe

L'ensemble des situations évoquées jusqu'à présent peut être traité dans le cadre des modèles IRT, et notamment par l'EBT. Cowper et Rice (1987), d'ailleurs, proposeront une analyse EBT de la règle d'abrègement du kima-tuumbi. Toutefois, D. Odden signalera (Odden 1987, 1995) que l'EBT ne peut rendre compte d'un certain nombre d'exemples, tels [13] et [14] :

- | | | | |
|------|---|---------------|--|
| [13] | [ikólombe
coquilles
'mes nombreuses coquilles'] | yaángu
mes | yanaanchímá] _{NP}
nombreuses |
| [14] | [makálata
nids
'tous mes nids (d'oiseaux)'] | gooti
tous | gaángu] _{NP}
mes |

Une analyse EBT ne peut en effet expliquer pourquoi le possessif en [13] et le quantifieur en [14] ne voient pas leurs voyelles réduites. Selon Odden (1995, p. 49), seule une analyse faisant explicitement référence à la syntaxe pourra rendre compte des effets de cette règle.

Surtout, un modèle IRT ne pourra pas, d'après lui, rendre compte d'une autre règle dénommée '*phrasal tone insertion*', qui insère un ton¹⁰ sur la dernière voyelle d'un syntagme lorsque (i) celui-ci est suivi d'un autre syntagme, et (ii) que les deux syntagmes sont dominés par

10 Pour une présentation de la notion de « ton » tel qu'il se présente dans les langues d'Afrique, le lecteur est invité à consulter Clements (2000), Odden (1995b), Rialland (1998, 2004) ou Yip (2002).

une projection maximale de type X” (Odden 1987, p. 21), comme l’on peut le voir en [15].

- | | | | | |
|------|----|-----------|----------|----------------------|
| [15] | a. | Mambóondo | | ‘Mamboondo’ |
| | b. | Mamboondó | aawijile | ‘Mamboondo est mort’ |

Comparez ainsi [16a], dans lequel la règle s’applique, et [16b], dans lequel la règle ne s’applique pas (Odden 1987, p. 23) :

- | | | | | |
|------|----|----------------|-----------|-----------------|
| [16] | a. | ngwasa | Mamboondó | aatítuumbuká |
| | | 1 sg. pense | Mamboondo | 3 sg. est tombé |
| | | ‘Je pense que | Mamboondo | est tombé’ |
| | b. | naampéj | Mamboondo | chaápaála |
| | | 1 sg. donnerai | Mamboondo | 3 sg. veut |
| | | ‘Je donnerai à | Mamboondo | ce qu’il veut’ |

Une analyse EBT, qui ne tient compte que des projections lexicales pour la construction de ses algorithmes, ne peut rendre compte d’une telle distinction.

Les données et analyses du kimatuumbi conduiront D. Odden à devenir l’un des principaux représentants, avec E. Kaisse, de la « Direct Reference Theory » (désormais DRT), un cadre d’analyse qui soutient que les structures et opérations phonologiques ont directement accès aux structures syntaxiques, sous la forme de relations de c-commande notamment, sans passer par l’intermédiaire des constituants prosodiques (Elordieta 2008, p. 230). D. Odden précise : “*Owing to the lack of phonological conditioning on Shortening, it is hard to imagine how shortening might be reformulated in a boundary based theory where rules have access to syntactic structure only as reflected in the number of word boundaries. Kaisse (1985) argues against such an approach for a number of rules in Greek, and a similar argument can be made against the boundary theory from Kimatuumbi*” (Odden 1987, p. 21).

Malgré ces arguments, la DRT n’a pas connu le même succès que l’IRT dans les travaux consacrés à l’interface phonologie-syntaxe (“*Not many scholars have adopted Kaisse’s view of the syntax-phonology interface*” – Elordieta 2007, p.126). Il ne faudrait pourtant pas en conclure que l’IRT s’est imposée. De fait, il était souvent nécessaire de faire appel aux deux modèles afin de rendre compte de l’ensemble des phénomènes d’interface

que l'on pouvait observer dans une langue donnée ; c'est par exemple le cas du runyankore, langue bantu (E13) de l'Ouganda décrite par Poletto (1998). Comme l'ont signalé D'allessandro et Scheer (2011) à propos de ce débat : *“peaceful coexistence [...] is rarely challenged”*.

4. LE CHICHEŴA

4.1. Des langues bantu « décisives »

Au tournant des années 90, les spécialistes de l'interface phonologie-syntaxe ne peuvent laisser de côté les langues bantu. Comme le signalent Downing *et al.* (2010 : 2), depuis les travaux fondateurs de Kisseberth & Abasheikh (1974) sur le chimwiini et ceux de Byarushengo *et al.* (1976) sur le haya, différentes langues bantu ont joué un rôle majeur dans le développement des modèles consacrés à cette question.

Les deux principaux ouvrages de cette époque consacrés à l'interface phonologie-syntaxe sont révélateurs de l'importance qu'occupent ces langues dans les débats. Le numéro spécial du *Phonology Yearbook* de 1987 comprend ainsi plusieurs articles consacrés aux langues bantu (par exemple, Hyman *et al.* (1987), qui traite du luganda – E15, Ouganda –, ou Odden (1987), évidemment dédié au kimatuumbi). Plus spectaculaire encore, la moitié des articles de l'ouvrage de référence d'Inkelas et Zec (1990) sont consacrés à une langue bantu (Bickmore (1990) traite du kinyambo – E21, Tanzanie –, Hyman (1990) du luganda, Kenstowicz et Kisseberth (1990) du chizigula – G31, Tanzanie –, Kidima (1990) du kiyaka – H30, RDC –, McHugh (1990) du chaga kivungo – E60, Tanzanie –, Kanerva (1990a) du chicheŵa, Odden (1990) du kimatuumbi), ou traitent largement d'une langue bantu (par exemple, Hayes, 1990).

Parmi ces différents articles, celui que I. Kanerva a consacré au chicheŵa, langue bantu (N30) du Malawi, qui s'appuie largement sur son travail de thèse (Kanerva 1990b), aura marqué les esprits, en démontrant que les interfaces phonologie-syntaxe et phonologie-structure informationnelle ont beaucoup en commun.

4.2. L'interface phonologie-syntaxe en chicheŵa

En chicheŵa comme dans d'autres langues bantu [tels le simakonde (P23, Tanzanie – Manus 2003) ou le xhosa (Jokweni 1995, Zerbian 2004)], le principal indice de la présence d'une frontière prosodique est l'allongement vocalique de l'avant-dernière syllabe d'un terme. La longueur vocalique n'est dans ces langues pas phonémique, mais signale ainsi qu'un terme dont la syllabe pénultième est allongée se trouve en fin de groupe prosodique. En [17], par exemple, les avant-dernières voyelles des mots 'prix et 'éléphant' sont allongées lorsque les termes sont prononcés en isolation, mais sont courtes si ces mots ne sont pas placés en fin de groupe (Kanerva 1990a, p. 149) :

- | | | | |
|------|----|-----------------|------------------------|
| [17] | a. | mteengo | 'prix' |
| | | mtengo uuwu | 'ce prix-ci' |
| | b. | njoovu | 'éléphant' |
| | | njovu yá mwáána | 'éléphant d'un enfant' |

La distribution des allongements est, une nouvelle fois, conditionnée par la syntaxe. Si le sujet et le prédicat ne font pas partie du même groupe prosodique, par exemple, le verbe et son complément sont deux membres d'un même groupe ; seule l'avant-dernière syllabe de cette séquence, de fait, est allongée, et celle du verbe reste courte (18).

- | | | | | |
|------|-----------------------------|---|---------|---------|
| [18] | fíisi | | anadyá | mkáango |
| | hyène | / | a mangé | lion |
| | 'Une hyène a mangé un lion' | | | |

À la lumière de ces exemples, une analyse de type EBT semble pouvoir être appliquée au chicheŵa. Toutefois, cette dernière langue diffère, par exemple, du chimwiini, en ce que les deux compléments d'un verbe ne seront pas séparés par une frontière prosodique ([19] – Kanerva 1990b).

- | | | | | | |
|------|----|--|--------|-------|------------|
| [19] | a. | anaményá | nyumbá | ndí | mwáála |
| | | il a frappé | maison | avec | rocher |
| | | 'Il a frappé la maison avec un rocher' | | | |
| | b. | tinapátsá | | mwaná | njínga |
| | | nous avons donné | enfant | | bicyclette |
| | | 'nous avons donné à l'enfant une bicyclette' | | | |

En [19], les objets ‘maison’ et ‘enfant’ ne présentent pas d’allongement, ce qui signifie qu’ils ne sont pas suivis, comme le modèle EBT le prédit, d’une frontière prosodique. L’ensemble du syntagme verbal ne constitue donc qu’un unique groupe prosodique, configuration qui a été identifiée dans d’autres langues bantu telles le chitumbuka (Downing 2006) ou le shingazidja (Patin 2007, 2008). Comme le signale Kanerva (1990a, p. 152), les modèles d’alors ne peuvent rendre compte de ces données : “*Unlike phonological phrase generations in other languages, no deterministic syntax-driven phonological phrasing rule can apparently exist for Chichewa*” (Kanerva 1990a, p. 152).

Quelques années plus tard, toutefois, H. Truckenbrodt, dans sa thèse (Truckenbrodt 1995) et dans un article depuis devenu célèbre (Truckenbrodt 1999), fournira dans le cadre de la Théorie de l’optimalité¹¹ une solution au problème posé, en s’appuyant sur les données de I. Kanerva. Cette solution s’appuie sur un célèbre travail de E. Selkirk (Selkirk 1995), qui a adapté dans le cadre optimaliste les paramètres qu’elle avait proposés en 1986, en les réinterprétant sous la forme de contraintes dites d’« alignement ». La contrainte « ALIGN, XP R », par exemple, dit que pour tout XP (c’est-à-dire un syntagme) il existe un groupe prosodique tel que la frontière droite du XP et celle du groupe prosodique sont alignés. En chimwiini, par exemple, cette contrainte est dominante, ce qui fait que les frontières droites des différents syntagmes sont alignées avec les frontières droites des groupes prosodiques ; les deux compléments d’un verbe, en conséquence, sont séparés l’un de l’autre par une frontière prosodique (20 – Kisseberth 2008).

[20]	Chimwiini :	msomelele	mwáana		chúwo
		il/elle lit	(à) l’enfant		un livre

La contrainte ALIGN, XP R, nous l’avons vu, ne peut cependant pas s’appliquer seule au chichewa, puisque les différents éléments d’un syntagme verbal sont associés au sein d’un unique groupe prosodique. L’hypothèse de Truckenbrodt (1995) est qu’il existe une autre contrainte,

11 La théorie de l’optimalité (Prince et Somlensky 1993), qui est depuis une vingtaine d’années le cadre dominant des analyses phonologiques, a fait l’objet de tant de recherches qu’il n’est pas possible de la présenter dans le cadre de cet article. Je considérerai dans les pages qui suivent comme acquise une connaissance élémentaire de ce cadre.

qu'il nomme « WRAP-XP », qui dit que tout syntagme est contenu à l'intérieur d'un syntagme phonologique¹². Lorsque cette contrainte domine la contrainte ALIGN, XP R, comme cela est le cas en chicheŵa, une frontière prosodique ne peut suivre le premier complément d'un verbe, puisque l'ensemble du syntagme verbal doit s'inscrire à l'intérieur d'un groupe prosodique.

4.3. *Le focus en chicheŵa*

La contrainte WRAP-XP pourrait facilement être considérée comme un mécanisme *ad hoc*, mais H. Truckenbrodt fournit plusieurs arguments soutenant son existence. L'un des plus importants d'entre eux est lié au fait que les groupes prosodiques du chicheŵa sont, comme l'a démontré Kanerva (1990a, 1990b) aussi conditionnés par la structure informationnelle, et non seulement par la syntaxe. Dans cette langue comme dans de nombreuses autres langues bantu (*cf. supra* section 2.1.3), un élément focalisé se voit suivi d'une frontière de groupe prosodique. En [21], qui doit être comparé à [19a], le nom focalisé 'maison' voit son avant-dernière voyelle allongée, ce qui signifie qu'il se trouve en fin de groupe prosodique.

- [21] anaményá nyuúmba | ndí mwáála
 'il/elle a frappé la MAISON avec un rocher'
 ! répondant à la question: 'Qu'a-t-il frappé avec un rocher?'

H. Truckenbrodt déduit de ce type de données qu'une contrainte liée à la focalisation doit dominer la contrainte WRAP-XP. Cette contrainte, qu'il baptise ALIGN FOC R, dit tout simplement que la frontière droite d'un élément focalisé et la frontière droite d'un groupe prosodique doivent être alignées.

L'intérêt de l'analyse de H. Truckenbrodt devient évident lorsque l'on considère les propositions dans lesquelles le verbe se trouve focalisé. Comme l'on pouvait s'y attendre, le verbe est dans ce cas suivi d'une

12 Le « syntagme phonologique » est un type particulier de groupe prosodique, dont l'extension correspond généralement à celle du syntagme syntaxique. Le « groupe intonatif », de son côté, correspond souvent à la « proposition » (ou CP).

frontière de groupe prosodique ; c'est toutefois également le cas, de manière plus surprenante, du premier objet du verbe [22].

- [22] anaméénya | nyuúmba | ndí mwáála
 'IL/ELLE A FRAPPÉ / la maison / avec un rocher'
 ! répondant à la question: 'Qu'a-t-il fait à la maison avec un rocher ?'

Cette configuration est prédictible si l'on considère la nature de la contrainte WRAP-XP, qui est « catégorique », et ne peut donc être violée qu'une fois (WRAP-XP "*can be violated at most one*" – Samek-Lodovici, 2005). Dès lors qu'un syntagme n'est pas totalement inscrit à l'intérieur d'un groupe prosodique, en effet, peut importe qu'il soit composé de deux ou de plusieurs groupes prosodiques. Ainsi, le respect de la contrainte ALIGN FOC R permet à la configuration qui fait intervenir des frontières de groupes prosodiques à la fin de chacun des éléments lexicaux, d'être préférée à une configuration alternative qui ne le ferait pas.

L'autre grand argument de H. Truckenbrodt en faveur de l'existence de WRAP-XP, de manière intéressante, se voit construit sur l'un des quatre processus d'interface phonologie-syntaxe du kimatuumbi¹³. H. Truckenbrodt s'appuiera en effet sur l'hypothèse de l'existence de structures récursives dans cette langue afin de rendre compte de la règle d'insertion d'un ton haut au niveau du syntagme (*cf. supra* partie 3.2), et se révélera par là même en mesure de proposer une analyse de type IRT d'un phénomène qui avait été présenté par D. Odden comme un argument décisif en faveur de la DRT.

La contrainte WRAP-XP connaîtra par la suite un énorme succès. Si H. Truckenbrodt a lui-même été en mesure de proposer par la suite des analyses des groupements prosodiques de langues aussi diverses que le portugais brésilien (Sandaló et Truckenbrodt 2002) ou le bengali (Truckenbrodt 2002) en s'appuyant sur elle, cette contrainte se verra par ailleurs adoptée par un grand nombre des chercheurs travaillant sur l'interface phonologie-syntaxe, qu'ils travaillent sur une langue bantou (le bemba – Kula 2007 ; le chitumbuka – Downing 2006 ; le xhosa – Zerbán 2005 ; etc.) ou non [voir parmi de très nombreux exemples les travaux de P. Prieto sur le catalan (Prieto 2005, voir aussi Feldhausen 2010) ou l'espagnol

13 Il m'est impossible, pour des raisons de place, de développer en détail cet argument. Le lecteur intéressé est invité à consulter Truckenbrodt (1999, p. 236-244).

(Prieto 2006)], au point que certains ont fini par parler de modèle ALIGN/WRAP (Elfner 2012, par exemple). Une nouvelle fois, les langues bantu ont largement participé à l'émergence d'un modèle dominant de l'interface phonologie-syntaxe, même si H. Truckenbrodt s'est appuyé sur d'autres langues que celles appartenant à cette famille (et notamment sur l'o'odham¹⁴, langue uto-aztèque de l'Arizona).

5. LES LANGUES BANTU SONT-ELLES (TOUJOURS) DÉCISIVES AUJOURD'HUI ?

Dans un travail récent (Downing et Mtenje 2011), L. Downing et A. Mtenje ont démontré que l'analyse de H. Truckenbrodt ne pouvait rendre compte de données chicheŵa plus détaillées que celles qui avaient été proposées par I. Kanerva. Ils ont notamment identifié un certain nombre de contextes faisant intervenir des violations de WRAP-XP : un adverbe post-verbal, par exemple, est toujours précédé d'une frontière prosodique ; une relative, même lorsqu'elle modifie le premier objet d'un syntagme verbal, est de son côté toujours suivie d'une frontière de groupe prosodique (Downing & Mtenje 2011 : 1970). Afin de rendre compte de ces nouvelles données, les auteurs utilisent un modèle d'inspiration minimaliste construit sur la notion de « phase ».

La notion de phase, originellement proposée par Chomsky (2000), renvoie à un domaine syntaxique qui, dans le cadre du Programme minimaliste, est impénétrable aux mouvements. Depuis le début des années 2000, plusieurs modèles d'interface phonologie-syntaxe ont été construits autour de cette notion, alignant les frontières des groupes prosodiques avec les frontières des phases syntaxiques (voir Scheer (2011) pour une vue d'ensemble), et plusieurs d'entre eux se sont appuyés sur l'examen de langues bantu¹⁵. C'est notamment le cas du modèle de A. Seidl (Seidl 2001), par exemple, qui s'appuie très largement sur des données

14 Une langue plus connue sous le nom « papago », qui n'est pas utilisée par les locuteurs.

15 Beaucoup de ces analyses ne traitent que de données parcellaires issues de ces langues : Seidl (2001) n'évoque pas les syntagmes nominaux sujets dans sa thèse, par exemple, et Dobashi (2003) ne traite pas des constructions à deux objets – voir Patin (2007, p. 243-252).

issues du chimwiini, du chicheŵa, du chaga, du kinyambo, etc. (mais également sur le coréen). C'est aussi le cas des modèles de Dobashi (2003), qui traite largement du chicheŵa, et de Pak (2008), qui s'appuie sur le luganda.

Cependant, si les phénomènes d'interface phonologie-syntaxe tels qu'ils apparaissent dans les langues bantu (dans certaines d'entre elles, tout du moins) continuent d'être discutés, ils n'occupent plus au sein des débats la même place que celle qu'ils avaient lors des décennies précédentes. Dans de nombreux cas, seules quelques données des trois langues discutées dans ce travail, toujours les mêmes, sont discutées à titre d'illustration, sous forme de passage obligé. Parallèlement, de nombreuses nouvelles langues ont fait l'objet de travaux très aboutis, rendus possibles par les progrès effectués dans l'analyse des phénomènes intonatifs depuis l'émergence des modèles autosegmentaux-métriques de type ToBI (pour « Tone and Break Indices », modèle de représentation de la prosodie notamment connu pour son utilisation d'unités discrètes, de type tonal notamment, pour représenter la courbe intonative – Beckman & Pierrehumbert 1986, Pierrehumbert & Beckman 1988). C'est par exemple le cas du japonais (Ishihara 2003), du basque (Elordieta 2007, 2008 ; Samuels 2010) ou du persan (Kahnemuyipour 2004), langues dont les données font aujourd'hui l'objet d'une attention particulière. Toutefois, lorsque E. Selkirk construit un nouveau modèle d'interface phonologie-syntaxe, dénommé « Match Theory » (Selkirk 2011), elle s'appuie sur des données issues... d'une langue bantu (d'Afrique du Sud – S53), le xitsonga.

6. CONCLUSION

Il est difficile d'expliquer pourquoi les langues bantu ont joué un tel rôle dans l'émergence des modèles d'interface phonologie-syntaxe. Il est possible de suivre Downing *et al.* (2010), en considérant que c'est en raison de la richesse des phénomènes post-lexicaux qu'elles présentent que ces langues ont connu un tel succès. Toutefois, s'il est certain que ce paramètre a joué un rôle, il me semble qu'il ne peut seul expliquer pourquoi le chimwiini, le kimatuumbi ou le chicheŵa ont été si souvent convoqués dans les travaux consacrés aux phénomènes d'interface.

Il me semble que la nature des règles impliquées a joué un rôle. La régularité des alternances de longueur vocalique décrites dans les pages qui précèdent fait qu'elles constituaient une base plus solide pour la construction d'un modèle que les complexes phénomènes tonals que l'on peut rencontrer dans d'autres langues d'Afrique¹⁶, ou que les patterns prosodiques et tout particulièrement intonatifs que l'on rencontre dans les langues de plus large diffusion, qui se révèlent extrêmement sensibles au contexte. La grande difficulté qu'il y a souvent à distinguer, dans les courbes intonatives comme dans les aspects métriques et accentuels, ce qui relève des fonctions distinctive, démarcative, paralinguistiques ou extralinguistiques, ou tout simplement de la syntaxe, de la sémantique, de la pragmatique ou du dialogue, font que l'élaboration d'une théorie de l'interface phonologie-syntaxe ne pouvait que difficilement se construire sur l'analyse des phénomènes que l'on observe dans les langues romanes ou germaniques, et encore moins s'imposer alors. En revanche, l'émergence et la diffusion des modèles autosegmentaux-métriques, et plus particulièrement du cadre ToBI à la fin des années 80, a permis à des langues telles l'anglais ou le japonais de prendre une part de plus en plus importante aux débats liés à la question des interfaces.

Il est également important, je crois, de considérer le fait que les chercheurs qui ont mené les recherches présentées dans cet article sont aussi très souvent ceux qui ont joué un rôle majeur dans la construction de la théorie autosegmentale, mise en place par des africanistes (Leben 1973, Goldsmith 1976), et qui ont en conséquence été les acteurs incontournables des recherches en phonologie conduites avant l'émergence de la théorie de l'optimalité ; c'est par exemple le cas de N. Clements, de L. Hyman, de C. Kisseberth ou de D. Odden.

Ces différentes raisons, et certainement d'autres, expliquent pourquoi les langues bantu ont eu une telle importance dans la construction des modèles d'interface phonologie-syntaxe et pourquoi elles continuent, et continueront sans doute, d'y occuper une place importante, au côté de langues telles le basque ou le japonais, qui font de nos jours l'objet d'une attention particulière.

16 Je remercie le lecteur ou la lectrice anonyme qui a signalé ce point.

BIBLIOGRAPHIE

- Beckman, Mary, et Pierrehumbert, Janet (1986). « Intonational Structure in Japanese and English », *Phonology Yearbook* 3, 255-309.
- Bickmore, Lee (1990). « Branching nodes and prosodic categories », in Inkelas, Sharon et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 1-17.
- Byarushengo, Ernest R., Hyman, Larry M., et Tenenbaum, Sarah (1976). « Tone, accent, and assertion in Haya », in Hyman, Larry M. (éd.), *Studies in Bantu Tonology*, SCOPIL 3, 185-205.
- Chen, Matthew (1985). *The Syntax of Phonology: Xiamen Tone Sandhi*, San Diego, University of California, MS.
- Chomsky, Noam (2000). « Minimalist Inquiries: The Framework », in Martin, Roger, Michaels, David, et Uriagereka, Juan (éd.), *Step By Step: Essays In Syntax in Honor of Howard Lasnik*, Cambridge, MIT Press, 89-155.
- Chomsky, Noma, et Halle, Morris (1968). *The Sound Pattern of English*, New York, Harper and Row.
- Clements, George N. (1978). « Tone and syntax in Ewe », Napoli, Donna (éd.), *Elements of Tone, Stress, and Intonation*, Washington, Georgetown University Press, 21-99.
- Clements, George N. (2000). « Phonology », in Bernd Heine et David Nurse (éds.), *African Languages: An Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 123-160.
- Cowper, Elizabeth A. et Rice, Keren (1987). « Are phonosyntactic rules necessary? » *Phonology Yearbook* 4, 185-194.
- D'allessandro, Roberta, et Scheer, Tobias (2012). « Phase-based inhibition of Raddoppiamento Fonosintattico: A case study », *OCP* 9, 18-21/1/12, Berlin.
- Dobashi, Yoshihito (2003). *Phonological Phrasing and Syntactic Derivation*, PhD thesis, Cornell University.
- Downing, Laura J. (2006). « The prosody and syntax of focus in Chitumbuka », *ZAS Papers in Linguistics* 43, 55-79.
- Downing, Laura J., et Mtenje, Al (2011). « Un-Wrap-ing prosodic phrasing in Chichewa », in Dehé, Nicole, Feldhausen, Ingo, et Ishihara, Shinichiro (éd.), *New Insights into the Prosody-Syntax Interface: Focus, Phrasing, Language Evolution*, numéro spécial de *Lingua* 121, 1965-1986.
- Downing, Laura J., Rialland, Annie, Patin, Cédric, et Riedel, Kristina (2010). « Introduction », *ZAS Papers in Linguistics* 53, 1-6.

- Elfner, Emily (2012). *Syntax-prosody Interactions in Irish*, PhD thesis, University of Massachusetts, Amherst.
- Elordieta, Gorka (2007). « Segmental phonology and syntactic structure », in Ramchand, Gillian, et Reiss, Charles (éd.), *The Oxford Handbook of Linguistic Interfaces*, Oxford, Oxford University Press, 125-178.
- Elordieta, Gorka (2008). « An overview of theories of the syntax-phonology interface », *Journal of Basque Linguistics and Philology* 42, 209-286.
- Feldhausen, Ingo (2010). *Sentential Form and Prosodic Structure of Catalan*, Amsterdam, John Benjamins.
- Goldsmith, John (1976). *Autosegmental Phonology*, PhD thesis, MIT.
- Hayes, Bruce (1984). « The phonology of rhythm in English », *Linguistic Inquiry* 15(1), 33-74.
- Guthrie, Malcolm (1967-71). *Comparative Bantu: An Introduction to the Comparative Linguistics and Prehistory of the Bantu Languages*, 4 vol., Farnborough, Gregg Press.
- Hayes, Bruce (1989). « The Prosodic Hierarchy in meter », in Kiparsky, Paul et Youmans, Gilbert (éd.), *Rhythm and Meter*, San Diego, Academic Press, 201-260.
- Hayes, Bruce (1990). « Precompiled phrasal phonology », in Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 85-109.
- Hyman, Larry M. (1990). « Boundary tonology and the prosodic hierarchy », in Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 109-125.
- Hyman, Larry M. (1999). « The interaction between focus and tone in Bantu », in Rebuschi, Georges, et Tuller, Laurice (éd.), *The Grammar of Focus*, Amsterdam, John Benjamins, 151-177.
- Hyman, Larry M., Katamba, Francis, et Walusimbi, Livingstone (1987). « Luganda and the strict layer hypothesis », *Phonology Yearbook* 4, 87-108.
- Inkelas, Sharon et Zec, Draga (1990). *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, CSLI and University of Chicago Press.
- Ishihara, Shinichiro (2003). *Intonation and Interface Conditions*, PhD thesis, MIT.
- Jokweni, Mbulelo W. (1995). *Aspects of Isixhosa Phrasal Phonology*, PhD Thesis, Urbana-Champaign, University of Illinois.
- Kaisse, Ellen (1985). *Connected Speech: The Interaction of Syntax and Phonology*, Orlando, Academic Press.
- Kahnemuyipour, Arsalan (2004). *Syntactic Categories and Persian Stress*, PhD thesis, University of Toronto.

- Kanerva, Jonni M. (1990a). « Focusing on phonological phrases in Chichewa », in Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 145-161.
- Kanerva, Jonni M. (1990b). *Focus and Phrasing in Chichewa Phonology*, New York, Garland.
- Kenstowicz, Michael J., et Kisseberth, Charles W. (1979). *Generative Phonology*, San Diego, Academic.
- Kenstowicz, Michael J., et Kisseberth, Charles W. (1990). « Chizigula tonology: the word and beyond », in Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 163-194.
- Kidima, Lukowa (1990). « Tone and Syntax in Kiyaka », in Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 195-216.
- Kisseberth, Charles W. (2005). « Accent and phrasing in Chimwiini », in Kaji, Shigeki (éd.), *Proceedings of the Symposium: Cross-linguistic Studies of Tonal Phenomena*, Tokyo, ILCAA, 129-145.
- Kisseberth, Charles W. (2008). « Phonological Phrasing in Chimwiini: Theoretical Implications ». Ms.
- Kisseberth, Charles W. (2010a). « Optimality theory and the theory of phonological phrasing: the Chimwiini evidence », in Erteschik-Shir, Nomi, et Rochman, Lisa (éd.), *The Sound Pattern of Syntax*, Oxford and New York, Oxford University Press, 217-246.
- Kisseberth, Charles W. (2010b). « Phrasing and relative clauses in Chimwiini », *ZAS Papers in Linguistics* 53, 109-144.
- Kisseberth, Charles W., et Abasheikh, Mohammad I. (1974). « Vowel length in Chi Mwi:ni – a case study of the role of grammar in phonology », Bruck, Anthony, Fox, Robert A., et La Galy, Michael W. (éd.), *Papers from the Parasession on Natural Phonology*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 193-209.
- Kisseberth, Charles W. et Abasheikh, Mohammad I. (2004). *The Chimwiini Lexicon Exemplified*, Tokyo, ILCAA.
- Kisseberth, Charles W., et Abasheikh, Mohammad I. (2011). « Chimwiini Phonological Phrasing Revisited », in Dehé, Nicole, Feldhausen, Ingo et Ishihara, Shinichiro (éd.), *New Insights into the Prosody-Syntax Interface: Focus, Phrasing, Language Evolution*, numéro spécial de *Lingua* 121, 1987-2013.
- Kula, Nancy (2007). « Effects of phonological phrasing on syntactic structures », *The Linguistic Review* 24.2-3, 201-231.
- Leben, William R. (1973). *Suprasegmental Phonology*, PhD Thesis, MIT.

- Maho, Jouni P. (2009). New Updated Guthrie List Online. <http://goto.glocalnet.net/mahopapers/nuglonline.pdf> (consulté le 10 juillet 2013)
- Manus, Sophie (2003). *Morphologie et tonologie du Simakonde, parlé par les communautés d'origine mozambicaine de Zanzibar et de Tanga (Tanzanie)*, thèse de doctorat, Institut national des langues et civilisations orientales.
- McHugh, Brian (1990). « The phrasal cycle in Kivungu Chaga phonology », in Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 217-242.
- Nespor, Marina et Vogel, Irene (1982). « Prosodic domains of external sandhi rules », in van der Hulst, Harry, et Smith, Norval (éd.), *The Structure of Phonological Representations (Part I)*, Dordrecht, Foris, 225-255.
- Nespor, Marina, et Vogel, Irene (1986). *Prosodic Phonology*, Dordrecht, Foris.
- Odden, David A. (1987). « Kimatuumbi phrasal phonology », *Phonology Yearbook* 4, 13-26.
- Odden, David A. (1990). « Syntax, lexical rules and postlexical rules in Kimatuumbi », Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 259-277.
- Odden, David A. (1995). « Phonology at the phrasal level in Bantu », in Katamba, Francis (éd.), *Bantu Phonology and Morphology*, München-Newcastle, Lincom Europa, 40-68.
- Odden, David A. (1995b). « Tone: African languages », in John Goldsmith (éd.), *Handbook of Phonological Theory*, Oxford, Basil Blackwell, 444-475.
- Odden, David A. (1996). *Kimatuumbi Phonology and Morphology*, London, Oxford U.P.
- Pak, Marjorie (2008). *The Postsyntactic Derivation and its Phonological Reflexes*, PhD thesis, University of Pennsylvania.
- Patin, Cédric (2007). *La Tonologie du shingazidja, langue bantu (G44a) de la Grande Comore: nature, formalisation, interfaces*, thèse de doctorat, Université Paris 3.
- Patin, Cédric (2008). « Focus and Phrasing in Shingazidja », in Zygis, Marzena, et Fuchs, Susanne (éd.), *ZAS Papers in Linguistics* 49, 167-189.
- Philippon, Gérard (1991). *Tons et accent dans les langues bantu d'Afrique orientale*, thèse d'État, Université René Descartes.
- Pierrehumbert, Janet, et Beckman, Mary (1988). *Japanese Tone Structure*, Cambridge, MIT Press.
- Poletto, Robert (1998). *Topics in Runyankore Phonology*, Ph.D. thesis, Ohio State University.

- Prieto, Pilar (2005). « Syntactic and eurhythmic constraints on phrasing decisions in Catalan », *Studia Linguistica* 59.2-3, 194-222.
- Prieto, Pilar (2006). « Phonological phrasing in Spanish », Colina, Sonia et Martínez-Gil, Fernando (éd.), *Optimality-Theoretic Advances in Spanish Phonology*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 39-60.
- Prince, Alan et Smolensky, Paul (1993). *Optimality Theory: Constraint Interaction in Generative Grammar*, Rutgers University Center for Cognitive Science Technical Report 2.
- Rialland, Annie (1998). « Systèmes prosodiques africains ou une source d'inspiration majeure pour les théories phonologiques multilinéaires », in **Platiel, Sylvie, et Kaboré, Raphaël (éds.)**, *Faits de langues*, numéro spécial « *Langues africaines subsahariennes* », 407-428.
- Rialland, Annie (2004). « Tonologie africaine et modélisation prosodique », in **Sauzet, Patrick, et Zribi-Hetz, Anne (éds.)**, *Théories linguistiques et langues sub-sahariennes*, Paris, L'Harmattan, 65-82.
- Samek-Lodovici, Vieri (2005). « Prosody syntax interaction in the expression of focus », *Natural Language and Linguistic Theory* 23, 687-755.
- Samuels, Bridget (2010). « Phonological derivation by phase: evidence from Basque », *Proceedings of PLC* 33, 166-175.
- Sandalo, Filomena, et Truckenbrodt, Hubert (2002). « Some Notes on Phonological Phrasing in Brazilian Portuguese », *MIT Working Papers in Linguistics* 42, 285-310.
- Scheer, Tobias (2011). *A Guide to Morphosyntax-Phonology Interface Theories. How ExtraPhonological Information is Treated in Phonology since Trubetzkoy's Grenzsignale*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Seidl, Amanda (2001). *Minimal Indirect Reference: A theory of the Syntax-Phonology Interface*, London, Routledge.
- Selkirk, Elisabeth (1972). *The Phrase Phonology of English and French*, New York, Garland Publishin Co.
- Selkirk, Elisabeth (1974). « French liaison and the X-bar convention », *Linguistic Inquiry* 5, 573-590.
- Selkirk, Elisabeth (1984). *Phonology and Syntax: The Relation between Sound and Structure*, Cambridge, MIT Press.
- Selkirk, Elisabeth (1986). « On derived domains in sentence phonology », *Phonology Yearbook* 3, 371-405.
- Selkirk, Elisabeth (1995). « The prosodic structure of function words », *Optimality Theory Occasional Papers* 18, 439-470

- Selkirk, Elisabeth (2011). « The Syntax-Phonology Interface », in Goldsmith, John, Riggle, Jason, et Yu, Alan (éd.), *The Handbook of Phonological Theory* (2nd edition), Oxford, Blackwell.
- Selkirk, Elisabeth et Shen, Tong (1990). « Prosodic domains in Shanghai Chinese », in Inkelas, Sharon, et Zec, Draga (éd.), *The Phonology-Syntax Connection*, Chicago, University of Chicago Press, 313-337.
- Truckenbrodt, Hubert (1995). *Phonological Phrases: Their Relation to Syntax, Focus, and Prominence*, Ph.D. Thesis, MIT.
- Truckenbrodt, Hubert (1999). « On the relationship between syntactic phrases and phonological phrases », *Linguistic Inquiry* 30 (2), 219-255.
- Truckenbrodt, Hubert (2002). « Variation in p-phrasing in Bengali », *Linguistic Variation Yearbook* 2, 259-303.
- Yip, Moira (2002). *Tone*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Zerbian, Sabine (2004). « Phonological Phrasing in Xhosa », *ZAS Papers in Linguistics* 37, 71-100.